

Éditions La Tengo
18, rue Oberkampf
75011 Paris
www.la-tengo.com

Tous droits de reproduction, de traduction
et d'adaptation réservés pour tous pays
© Éditions La Tengo

KARIM MADANI
PUTE ET INSOUMISE

La
tengo

DU MÊME AUTEUR

Fragments de cauchemar américain, Inventaire Invention, 2005

Hip-Hop connexion, Éditions Sarbacane, 2007

Les Damnés du bitume, Éditions Belfond, 2008

Cauchemar périphérique, Éditions Philippe Rey, 2010

Le Jour du fléau, Éditions Gallimard, 2011

Le Journal infirme de Clara Muller, Éditions Sarbacane, 2012

Casher nostra, Éditions du Seuil, 2013

Blood sample, Éditions Baleine, 2014

Spike Lee. American Urban Story, Éditions Don Quichotte, 2015

Kanye West, Black Jesus, Éditions Don Quichotte, 2016

Jewish gangsta, Éditions Marchialy, 2017

Animal Boy, Le Serpent à plumes, 2018

PLAYLIST DU ROMAN

Cette playlist est assez éclectique et les morceaux qui la composent ont accompagné le parcours très atypique de Sarah. Bonne lecture. Bonne écoute.

PNL, « Au DD », QLF Records, 2019

Maître Gims, « Sapés comme jamais », Wati B, 2015

NTM, « La Fièvre », Epic Records, 1995

Public Enemy, « Sophisticated Bitch », Columbia Records, 1987

SCH, « Ivresse & Hennessy », Rec. 118 et Maison Baron Rouge, 2018

Cyndi Lauper, « Girls Just Want to Have Fun », Portrait Records, 1983

Madonna, « La Isla Bonita », Sire Records, 1986

Beyoncé, « Diva », Columbia Records, 2009

Destiny's Child, « Independent Women », Columbia Records, 2000

Alkpote, « Mariah », A.W.A, 2018

Ninho, « Paris c'est magique », Rec. 118 et Mal Luné Music, 2019

Cardi B, « Girls Like You », 222 Records, 2018

Lil'Kim, « Thug Luv », Queen Bee Entertainment, 2003

Nicki Minaj, « Barbie Tingz », Young Money et Cash Money, 2018

Jul, « Ma jolie », D'or et de platine, 2017

Booba, « LVMH », Tallac Records, 2015

Lorna, « Papi Chulo », Scorpio Music, 2003

Kaaris, « Tchoin », Def Jam France, 2016

Lacrim, « Gustavo Gaviria », Capitol Music France, 2015

Lartiste, « Liaisons dangereuses », Purple Money et Zayn Corporation, 2016

Whitney Houston, « I'm Your Baby Tonight », Arista Records, 1990

Diam's, « Petite Banlieusarde », Parlophone Music France, 2006

Westside Gunn, « Elizabeth », Griselda Records, 2018

CHAPITRE 1

Saint-Denis – Avenue de Versailles.

C'est allé trop vite. Dans la voiture qui m'emmène à mon rendez-vous. MON PREMIER RENDEZ-VOUS. Dans ma tête, je suis comme une pucelle qui va perdre sa rondelle. Mon hymen vaut 3 000 balles et deux bouteilles de Courvoisier. C'est ce que pense Abid, le Saoudien que j'ai croisé en boîte hier sur les Champs. Je lui ai dit que j'étais vierge et j'ai fait passer ma pote Carmen pour une cousine qui me sort en boîte pour la première fois. J'ai bossé mon numéro comme une actrice en mode Actors Studio. Les Saoudiens, les Yéménites et tous les mecs du Golfe peuvent se payer toutes les puttes de luxe qu'ils veulent. Mais pour eux, la perle rare, c'est la wannabe pute vierge. Tu veux ma fleur? Ah, eh ben, mon grand, il va falloir raquer. J'apprends les plans michtos avec Carmen. C'est la première michetonneuse professionnelle que j'ai rencontrée, un soir en boîte. Elle vient de Thiais. D'habitude, elle n'aime pas trop la concurrence, mais quand elle a vu que je n'en menais pas large avec les footeux, elle a eu pitié de moi.

Carmen a un cœur gros comme un sac à main Chanel.

Hier soir, c'est elle qui m'a dit : « Oublie ce connard d'attaquant... Regarde l'autre Saoudien. Il te bouffe des yeux. Un conseil : dis-lui que t'es pas une pute, même si tu as déjà fait des plans michtos "escort junior", on va dire au Maroc. Dis-lui que t'es une étudiante en droit en galère, vierge de la chatte. C'est important ça. Parce qu'ils savent que vous autres, vous êtes souvent pas vierges du cul. »

Je suis sortie trois, quatre fois avec elle pour apprendre. Je la

regarde travailler. Elle chope de tout, du défenseur, de l'ailier gauche ou droit, du gardien de but, du trader, de l'agent de joueur, du moment que le voiturier fait crisser les pneus d'une berline allemande devant l'entrée du club.

Pendant que le chauffeur me conduit à mon rendez-vous galant, des images de la veille se baladent dans mon cerveau. On s'éclate sur un son de Jul, « Vie de bâtard », avec Carmen, quand Abid s'approche de nous et commence à danser de manière un peu maladroite. Il porte des fringues griffées mais pas ostentatoires, sauf pour la Rolex en or qui pend à son poignet velu comme la chenille retournée d'un tank. Il parle un excellent anglais et je réponds dans la même langue. Je le sens impressionné. J'ai bossé mon anglais en matant en boucle le film *Titanic*. Et aussi *Pretty Woman*. *Titanic*, je ne m'en lassais pas. Je suis passée de la VOSTFR à la VO sans sous-titres. J'imitais les intonations de Kate Winslet. Devant la glace, je prenais une pose sexy et j'articulais : « *I'd rather be his whore than your wife.* » Ou alors : « *Jack, I want you to draw me like one of your French girls.* »

J'imite bien Cindy Crawford aussi. J'ai des lèvres larges écarlates et pulpeuses comme elle.

Je me dis qu'Abid, je peux le séduire avec une ou deux répliques bien senties de *Pretty Woman*.

« *I want the fairy tale* » ou « *If I forget to tell you later, I had a really good time tonight.* »

Abid nous propose de le suivre dans son carré VIP. Carmen me met une petite claque sur les fesses, ce qui veut dire que la leçon vient de commencer.

« La journée, t'es une bonne étudiante en droit, mais c'est pas sûr que tu pourras faire une bonne pute la nuit », c'est ce qu'elle me dit souvent.

Ou alors : « T'es pas une michto, t'es une escort. Une demoiselle de compagnie. Une femme d'affaires indépendante. Michto, c'est un terme de mecs, c'est pour nous rabaisser et nous enfermer

dans quelque chose de trop petit. C'est pas parce qu'un mec blindé à la race, plus vieux que toi de 25 ans, ou même de 40 ans puisqu'en t'en as 20, s'intéresse à toi que t'es une michto. Sinon, toutes les meufs de Trump en seraient aussi, tu vois les Ivana, Marla Maples, Melania, Carla Bruni... Et plein d'autres meufs aussi, en politique, dans le show-business, dans le sport. Te prends pas la tête, ma chérie. Profite de la vie. Tu vois, j'ai bientôt 30 ans et je pense déjà à ma retraite. T'as encore dix belles années devant toi. Baise à clit' rabattu !!!! Avec des princes, des nababs, des émirs, des stars du foot, du rap, du raï, du rock, fais ce que tu veux, mais fais-le à fond ! »

Abid commande un magnum de champagne. Veuve Clicquot. La musique est assourdissante, on a un peu du mal à se parler. Mais mon langage corporel est éloquent. Mes yeux de biche et ma chevelure de jais (une belle crinière de l'Atlas domptée par un puissant lissage brésilien) hypnotisent le jeune millionnaire, sans parler évidemment d'un petit miracle de la génétique : deux ogives nucléaires qui pointent vers le monde arabe, deux ogives garanties 100 % naturelles, posées sur un corps ferme, avec ventre plat et musclé, des jambes mates et fuselées, et un cul à damner un imam. Pas de hanches larges et de gros bidon comme ma mère. Je suis une bombe. LA BOMBE. Je sonne dans les aéroports. Les équipes de déminage accourent quand j'arrive en club. Mais cette bombe ne serait rien sans le CERVEAU qui la téléguidé.

Je bosse mon master 2 de droit des affaires à Assas la journée. Et un autre master en droit international à Panthéon-Assas. Pas mal pour une petite beurette de Saint-Denis, non ?

Abid n'arrive pas à détacher ses yeux de mes seins. Mes seins dardent, échappent aux lois de la gravité, se moquent de Newton. Mes seins se dressent fièrement, ils ne tombent pas.

Je porte une mini robe de chez Celine, très classe. Je ne supporte pas les fringues bling et vulgos, autant sortir avec un t-shirt floqué d'un gros PUTE en lettres noires et baveuses. Je m'imagine déjà faire du consulting pour des sociétés du CAC 40, juste après

avoir passé l'«Elevator Test», le test de l'ascenseur, où tu es censé pouvoir expliquer les points importants du dossier à ton boss le temps d'un voyage dans la cabine. Et ensuite ce monde n'aura plus de secret pour moi. Définir les niveaux de granularité pour aborder mes due-dil, due diligence, les audits d'acquisition pour donner à l'acquéreur tous les éléments complets sur les risques liés à une acquisition.

Je serai cette «Executive Bitch on the Beach» : toujours entre deux missions dans le jargon de mon milieu. À jongler entre KPI et KSF.

«Quoi KFC? me demande Carmen.

– Non. KSF pour Key Success Factor, le facteur clé de succès, tu sais... »

Abid bosse dans la compagnie pétrolière de son père, sans surprise, et quand il ne bosse pas, il dilapide les pétrodollars du daron. Un gosse de riche du désert. Il est obligé de crier pour me parler. Il me dit qu'il a acheté ses diplômes dans une université privée en Californie.

«Acheté? Comment ça?

– Je passais mon temps en club et le reste de la journée à bul-ler au bord de la piscine. Et rebelote. »

Il avale le champagne comme de la limonade.

«Santé.»

Il est plutôt beau gosse. Et pas agressif comme les deux Qataris un peu ivres qui nous ont dragués la semaine dernière au George V. Ils faisaient peur, eux.

L'un d'eux, gros, ventripotent, non, vraiment dégueulasse, me matait comme si j'étais un morceau de barbaque, ça m'a mise vraiment mal à l'aise. Et puis il a sorti sa langue et a voulu me l'enfoncer dans la bouche, je l'ai repoussé et il a commencé à me jeter des billets de 100 balles roulés en boule au visage, sous l'œil blasé du barman.

«Fous-toi à quatre pattes sale pute, je te baise comme la pute

que tu es... »

Il a dit ça dans un français de blédard. Avec un accent à couper au cutter.

Carmen m'a pris par la manche et m'a entraînée vers la sortie. Bon, elle a quand même ramassé les billets.

«Ça sert à rien. S'il te tabasse, il ne va rien lui arriver. Ils sont protégés par l'ambassade. Les flics ne prendront même pas ta plainte... »

J'ai eu les larmes aux yeux.

«C'est une agression quand même. Balance ton porc, c'est pas le slogan ces jours-ci, si?

– Non, pas pour moi. Je bosse. Je suis une femme d'affaires. Une professionnelle. Un de ces connards qui puent le fuel me met la main au panier? Je ferme ma gueule et je le soulage de 100 balles. Chaque fois que tu veux me tripoter, tu allonges. Rien n'est gratuit. On fait pas de scandale. C'est ça le deal ma chérie. Allons boire un verre avec le fric de ce vieux dégueu.»

Un autre morceau de Jul, «Tchikita», ensanglante le dance-floor. On passe le reste de la nuit à boire, chanter, danser ou crier. Abid me donne ses coordonnées, et demande à son chauffeur de nous raccompagner chez nous. Il dépose Carmen à Thiais puis me ramène dans ma cité de Saint-Denis. Heureusement, il est 6 heures du matin et les voisins dorment tous. La rutilante Jaguar aurait fait jaser dans le quartier.

C'est cette voiture qui me dépose au pied d'un immeuble cosu du 16^e arrondissement, à une cinquantaine de mètres de la Seine.

John, le chauffeur factotum d'Abid, appelle l'ascenseur et nous montons jusqu'au dernier étage. Trois appartements très vastes ont été regroupés en un seul, immense, majestueux, qui pourrait abriter la moitié des familles de mon HLM.

Ça m'impressionne. Abid veut m'en jeter plein la vue.

Il porte un luxueux peignoir en soie. Il me conduit jusqu'à un gigantesque espace lounge, qui tranche avec le classicisme bourgeois

et parisien du reste de l'appartement. J'ai l'impression d'entrer dans la piaule d'un narcotraffiquant mexicain : un énorme jacuzzi occupe le centre de la pièce, le carrelage en faïence marocaine est recouvert de tapis en peau de léopard, un lit à baldaquin plus grand qu'une aile de Boeing croule sous des oreillers tissés de fil d'or et trois AK-47 en or sont accrochés sur les murs en marbre de Carrare.

«T'en penses quoi? C'est depuis que j'ai vu la série *Narcos*. Mon père et mon frère détestent.»

Il désigne la pièce-hangar du doigt. Les baies vitrées offrent une vue unique et hors de prix sur le front de Seine.

Je m'approche de lui. Faut que je me jette à l'eau. Message à toutes les meufs : «Quitte à sucer un naze, autant prendre un billet.»

Carmen m'a dit que les pros n'embrassaient pas.

Mes doigts courent de son torse musclé jusqu'à son sexe, petit et ratatiné.

«J'espère que tu seras généreux avec moi, Abid.»

Abid en arabe, ça veut dire l'adorateur. Adorateur de Dieu.

Son smartphone se met à émettre ce que je pense être d'abord une mélodie. Puis je réalise que c'est l'appel à la prière. J'essaie de ne pas rire. Il me repousse délicatement.

«Je vais être très généreux, Sarah. Tu es magnifique. La femme la plus magnifique que j'ai jamais vue... Mais je ne veux pas de sexe...»

Un puceau? Un mou du prépuce? Ou du gland, parce que je crois que le prépuce, il l'a perdu depuis longtemps. Un grand timide? Est-ce que je ne l'ai pas intimidé en lui caressant la queue?

Ces types n'ont pas l'habitude que les femmes prennent les devants.

«J'adore ta beauté extérieure, Sarah, mais ce que je veux, c'est ton intérieur.»

Oh my Gode. Un poète. Du cercle disparu des bardes des monarchies pétrolières. Il veut mon âme. Il est prêt à payer pour un

bout de mon âme. Ça m'amuse.

«OK, mais je comprends pas trop chéri, ça marche comment?»

Il soupire, se passe une main dans les cheveux gominés et dit :

«Un rein. Je veux acheter un de tes reins.»

Et là, la pièce se met à tourner dans tous les sens. Je tombe dans les vapes.

CHAPITRE 2

Un homme avec une blouse blanche opère une grande incision sur ma peau mate. Le sang coule, mais je ne sens rien. Je pousse un hurlement. Je suis étendue sur le lit à la mode *Narcos*, en sueur comme après trois quarts d'heure de biking et une cinquantaine de squats. John et Abid sont penchés au-dessus de moi. Je touche le bas de mon dos, puis la région des reins. Je regarde mes doigts. Pas de sang. Abid et John sourient comme des demeurés.

«Tu t'es évanouie, chérie», lâche John, avec un petit accent cockney.

Abid jette une épaisse enveloppe en papier kraft sur le matelas moelleux.

«C'est pour toi... Et tu peux garder tes reins... Ramène-la chez elle!»

Abid nous tourne le dos et disparaît dans le gigantesque appartement.

J'ai encore la chair de poule. Ces mecs sont tordus.

Dans la voiture qui me ramène à Saint-Denis, j'ouvre discrètement l'enveloppe. Bourrée à craquer de billets neufs. Je n'ose pas compter devant John, dont je croise le regard malicieux dans le rétroviseur.

Les types qui tiennent le mur me matent. Je me sens à poil. Je le suis presque dans cette petite robe moulante de chez Givenchy. John s'est donné la peine de descendre le premier et de m'ouvrir la portière. Il regarde la barre HLM.

«J'ai grandi dans un endroit comme ça à Londres... Stockwell, baby... Tu devrais te trouver quelque chose à Paris, si tu veux mon

avis.»

Il remonte dans la voiture de luxe, sous les yeux ébahis et interrogateurs de ceux qui tiennent le mur. L'ascenseur pue la pisse et la couche moisie. Le contraste est violent avec le luxe de l'immeuble du 16^e arrondissement.

C'est comme si la réalité, cette salope, me mettait une méchante gifle. Pour me rappeler à son existence.

J'ai pas encore ouvert la porte de l'appartement que je devine déjà ce qui se passe à l'intérieur.

Ma mère, Khadija, regarde une telenovela brésilienne ou colombienne doublée en arabe littéraire.

Mon petit frère (a 18 ans, il vient de découvrir qu'il aimait les garçons) pianote sur son ordi, probablement branché sur un site de rencontre homo. Et mon père s'est enfermé dans sa chambre, les yeux rivés sur une chaîne d'info continue en arabe, genre Al Jazeera, du matin au soir. Il couve une sévère dépression.

«T'es encore partie faire la pute», glapit Maman, affalée sur le canapé dans le salon décoré à la marocaine.

Sur l'écran, un mec canon déclare sa flamme à une meuf canon, en larmes. Elle ne pourra pas se donner à lui, car son père, un riche chirurgien, l'a déjà promise à un ami, un notable gros et gras.

Le mec canon propose à la fille canon de partir. De fuir.

Clap de fin. Suite au prochain épisode.

Khadija est au bord des larmes, elle aussi.

«Non, les pauvres, c'est trop dur pour eux... Il y a de la bouffe à la cuisine.»

Je fouille un peu dans le frigo. Les victuailles sont noyées dans le miel et le sucre. Je cherche des aliments protéinés, des légumes ou du quinoa.

«Maman, il faut aller faire les courses... Il y a que des trucs trop riches, là...»

J'ai fourré l'enveloppe dans mon petit sac Chanel. Je m'assois

à la table de la cuisine et je compte les biftons.

«Tu prépares le concours de Miss Saint-Denis? Tu devrais bouffer autre chose que ces trucs régime minceur machin», lâche Maman depuis le salon.

Miss Saint-Denis. Ça ferait un lâcher de beurettes du tonnerre!

Sur la table de la cuisine, une enveloppe contenant 3 000 balles me fait les yeux doux.

Et t'as même pas couché en plus, ma belle.

J'ai toujours été entretenue par des petits caïds (sur des périodes assez courtes) et parfois il m'arrivait de faire des passes pour eux, surtout quand ils me présentaient du beau linge à Marrakech ou Phuket.

J'ai été la copine abstinentes de trois dealers bigots auxquels j'ai promis l'union sacrée.

Rien qu'à y penser, il me vient des fous rires en rafale.

C'était à l'époque où je traînais tout le temps avec ma pote Sabrina, d'Aubervilliers.

Qu'est-ce qu'on a bien pu leur mettre comme disquettes à ces petits dealers qui essayaient de planquer leurs névroses œdipiennes derrière des masques de Tony Montana...

Le cordon ombilical, ils ne le couperont jamais. C'est Maman qui avait décidé que son gamin adoré devait baiser. Elle leur avait trouvé des filles au bled pour le mariage, et ils voulaient se déniaiser avec nous.

On leur avait bien fait comprendre qu'on n'était pas des putes!

On pouvait les sucer de temps en temps, mais pas question qu'ils nous baisent.

Avec l'argent du shit, ils nous avaient fait un peu voyager. Le Maroc, la Thaïlande, la Turquie.

On les avait rencontrés dans des boîtes à chicha.

Ils échafaudaient des plans monstrueux entre deux bouffées de narguilé Mangué-Bubble Gum.

Je veux être le bougnoule le plus riche de Saint-Denis.

Mes mains sont faites pour l'or, pas pour la merde, je le sais depuis que je suis tout petit.

C'est Maman qui me l'a dit.

Sabrina et moi, on les écoutait.

On profitait de leur pognon quand ils claquaient leur « frappe » (c'est de l'argot pour désigner un shit de très bonne qualité, baby) en fringues Armani et en tirs à la AK-47 dans un club de Phuket.

Ils étaient tombés amoureux de nous mais n'avaient pas assez de couilles pour contrarier Maman. Nassim et Samy soufflaient le chaud, le shit et le froid. Ils nous faisaient tapiner et taping ensuite des crises de jalousie, surtout Samy. Nassim, lui, passait le plus clair de son temps un sourire idiot aux lèvres, dans un nuage de fumée.

Ils voulaient quand même nous garder sous le coude.

J'en avais plus que marre de ces Gremlins avec des pochettes Louis Vuitton portées en bandoulière.

Sabrina aussi.

On s'était bien amusées.

Il était temps de passer à autre chose.

Sauf que Samy avait commencé à me violer, plusieurs fois, entre le Maroc et la Thaïlande.

Il s'amusait à m'étrangler en me tringlant de force.

C'est comme si quelqu'un avait essayé de m'introduire une bouteille de Heineken dans le minou.

Il me frappait jusqu'à m'assommer, pour me réduire au silence.

« T'es qu'une poupée gonflable, une salope de beurette Barbie et je suis cet enulé de Ken du quartier. »

Le lendemain, il revenait les bras chargés de cadeaux.

Il s'excusait. Me disait qu'il avait parfois des problèmes dans sa tête. Qu'il allait changer.

Me présenter à sa mère.

Et il me violait à nouveau.

J'en ai parlé à Sabrina. Elle a fait l'autruche.

Le seul qui a prêté une oreille compatissante, c'est Nassim. Je le sentais sincèrement touché par ce que me faisait subir Samy.

En revenant à Paname, j'avais acheté un petit « burner », ces portables jetables qu'on utilise qu'une fois, et appelé la brigade des stups en laissant un max de détails crédibles pour permettre aux flics de remonter jusqu'à Samy.

Cette ordure parlait tellement à tort et à travers que nous étions au moins une demi-douzaine à savoir pour ses planques.

En plus, Samy et Nassim venaient de s'embrouiller juste avant l'opération de police, à leur retour de Thaïlande.

Nassim avait dû filer au Maroc dans l'urgence parce que sa grand-mère était mourante.

Je n'ai plus eu de nouvelles de lui depuis.

Le téléphone arabe dit qu'il est en cavale.

Deux heures après mon coup de fil anonyme, Samy se faisait « péter » par les stups.

J'aimais bien Nassim, mais la chronologie des événements me mettait à l'abri de tout soupçon et le sacrifiait.

Alors quand les stups, les douanes et la BRI (en renfort) ont défoncé leurs portes (et mis fin à leurs rêves de gloire et d'expansion en son THX dolby stéréo) à 6 heures du mat, ça a été un grand soulagement pour moi.

Je remets l'argent dans le sac à main, quitte la cuisine et tape à la porte de Ryan, mon petit frère.

« C'est qui ? demande une voix fluette.

– Versace... »

La porte s'ouvre. Ça pue la beuh.

« Maman va te tuer si elle te chope à bédave comme ça... Tu vas pas à la fac aujourd'hui ? »

Ryan est un garçon mince et musclé qui fait très attention à lui. Il a passé plus d'une heure à se coiffer les cheveux et à trouver

LA tenue... pour aller à la fac.

«Je sais pas... Je déprime un peu... Je crois que Maman se doute un peu pour moi...»

Je soupire. Je balaie sa piaule du regard. Il a encore plus de crèmes cosmétiques que moi.

«Occupe-toi plutôt de toi, de ce que tu veux vraiment dans la vie, frangin.»

Je lui fais une grosse bise.

«Tu pues le sexe, Sarah.»

Je souris.

«Si tu savais, le Saoudien ne m'a même pas baisée... Il voulait que je lui vende un rein...»

Ryan ouvre grand ses magnifiques yeux gris.

«Délire!!!»

Je prends quatre billets de 50 dans mon sac et je les pose sur son bureau.

Je regarde par la fenêtre ouverte, qui donne sur un turf. Un four.

Des gamins font tourner la boutique. Une belle journée d'avril, le business ne s'arrête jamais.

«Merci, sœurette.»

Ryan s'approche de moi et me fait un gros bisou sur la joue.

Il jette un œil sur le turf.

«Tu sais que Samy sort à la fin du mois?»

J'allume une Marlboro, mais en vérité j'ai juste envie de courir aux toilettes vomir mes tripes.

La peur circule dans mon sang et mes artères comme une drogue puissante mesquine et vicelarde.

«On devrait se casser d'ici, frérot. Se trouver un spot à nous, dans Paname, ou dans un coin tranquille de la petite couronne.»

Samy s'est fait serrer il y a déjà un an et demi de ça.

J'espère qu'il n'est plus amoureux de moi.

J'ai été le voir sept fois au parloir pour donner le change.

Il s'est masturbé, et puis a joui sur ma mini robe.

Je devais faire des efforts incroyables pour ne pas vomir sur son jogging Lacoste flambant neuf.

Il ne m'a pas soupçonnée de l'avoir balancé.

Au contraire, chaque parloir virait à une charge féroce contre Nassim.

Et Sabrina.

Un jour, j'ai décidé de ne plus jamais y retourner.

Je ne suis pas un sac à foutre. Sale pointeur.

Les lettres avec le cachet de la taule, elles finissaient à la pou-belle.

7, Avenue des Peupliers, 91700 Fleury-Mérogis.

«Tu pourras pas t'épanouir dans le quartier, Ryan, tu le sais... Ils aiment pas trop les pédés dans le coin.»

Je lui caresse la tête. Il s'est défrisé les cheveux. Comme moi.

«Fais attention à toi...»

Mon téléphone sonne. C'est Carmen.

«Viens me rejoindre, je suis au Crillon...»

Elle n'arrête jamais, Carmen.

«Je dois bosser mes cours.

– Tu bosseras dans le salon de l'hôtel...»

Elle raccroche. J'en ai marre de me fringuer comme l'escort que je ne suis pas encore.

Je vais dans ma piaule, branche mon iPhone sur des petites enceintes et j'écoute «Bené» de PNL. Je danse et je chante les lyrics, tout en fouillant dans mon dressing.

«Elle écoute PNL quand elle est accroupie

Je crois bien que j'suis condamné à baiser des groupies

Ce soir je vais me balader, j'vais m'rouler un pookie.»

Il me faut un combo petite veste noire (de chez Max Mara), une jupe longue et sombre (de chez Golden Goose) assortie sage, un peu scolaire, une chemise en chambray bleue (de chez Ralph Lau-

ren) très près du corps et qui épouse joliment mes nibards, le tout monté sur des petits escarpins vernis (Roger Vivier).

Samy m'a offert un tas de belles choses.

Des belles choses dont il n'avait jamais entendu parler.

Question fringues, lui, c'est moitié *Gomorra*, moitié attaquant du FC Barcelone.

Des sweat-shirts cloutés en cuir, des jeans brillants à paillettes patchés, des bas de survêtements ultra moulants de gardien de foot, des maillots aux couleurs tellement criardes que j'en avais mal à la rétine trois jours après.

Des goûts de sanisette.

Je continue de chanter le refrain mongol de la chanson.

« *Chica-chico, hola-hola, hello girl,*

Tu toucheras pas la balle on te fait la brésilienne

Comment ça se passe dans la villa? Bené Bené

Belek, tu sors une arme sans l'âme de Yema-Yema

Bené Bené, Bené Bené, Bené Bené »

Je me regarde dans la glace. J'ai une dégaine de killeuse en fusion-acquisition. De petite bourgeoise studieuse et ambitieuse. Un dernier détail pour parfaire le look : une paire de lunettes à grosse monture.

Papa ne sort de sa chambre que pour aller à la cuisine, où il engloutit des tablettes de chocolat Milka. Il m'adresse un petit signe de tête.

« Tu vas à la fac, ma fille? »

Ma mère l'a détruit après vingt ans d'un mariage arrangé.

Pas un jour sans qu'elle ne se venge de sa jeunesse arrachée, presque violée.

Chaque jour une pique, plus assassine que celle de la veille.

Il se réfugie dans sa chambre (enfin la chambre de Leila, ma grande sœur partie vivre aux États-Unis, préférant mettre l'Atlantique entre ses géniteurs et elle, histoire de ne pas finir folle à lier) pour ne pas avoir à subir cet enfer domestique de plein fouet.

Elle lui reproche de l'avoir arrachée à sa famille. À un autre destin. Une autre vie. Des études. Un homme qu'elle aurait choisi.

Et pourtant, comparé à d'autres, Papa était un tendre. Un genre de romantique.

Il a à peine 50 ans mais il en fait 15 de plus.

« Ne te marie jamais, ma fille, dit souvent ma mère, ou tu finiras comme moi, moche, grosse et frustrée. »

Je claque la porte de l'appartement en soufflant fort, comme après un effort physique.

La cage de l'ascenseur m'opresse, alors je me reluque dans le miroir et fais la moue.

Je suis une Kardashian Seine-Saint-Denis style.

Tout le monde me dit que je ressemble à Kim.

D'autres croient voir en moi des airs d'Eva Mendes.

J'observe mes seins, mon buste, mon visage mat, harmonieux, les traits dépourvus d'irrégularités, la peau parfaite (d'où un maquillage léger, je ne suis pas une de ces beurettes oranges fardées comme une berline volée), mes cheveux d'ange, oui, d'ange, d'un noir si profond qu'il pourrait refléter mon âme polluée d'aspirante exécutive salope. J'en jette, je suis trop bien pour vivre dans cette barre minable.

Ceuxquitiennentlesmurs #QLF ne me sifflent pas, ne m'importunent pas.

Après tout, dans leur petit crâne de microbes, je suis la meuf de Samy.

Et ça arrange bien mes affaires, croyez-moi.

Je marche jusqu'au centre-ville où j'ai bien plus de chances d'attirer un Uber.

L'appli me signale que la voiture sera là dans deux minutes.

J'en ai ma claque de Saint-Denis.

Les immeubles délabrés m'empêchent de voir l'horizon.

J'étouffe dans cette ville.

Dans la voiture, je suçote un bonbon en potassant mes cours, que j'ai rangés dans un superbe porte-documents de chez Michael Kors.

« Vous vous êtes perdue, mademoiselle ? »

C'est le chauffeur qui pose la question. Un Arabe d'une trentaine d'années, avec une coupe de GI.

« Pourquoi vous me posez cette question ? »

Le chauffeur se racle la gorge.

« Nan, c'est que vous êtes trop classe pour ce genre de quartier... »

Et si tu te mêlais de tes oignons, mec ?

Je n'ai pas envie de lui répondre. Sinon, c'est la porte ouverte au torrent de questions, de suggestions et d'avis en tout genre.

Les avis, c'est comme les trous de balle, tout le monde en a un.

Je feins de m'absorber dans mon cours de droit des entreprises.

« Non, si je vous demandais ça, c'est parce que c'est pas tous les jours que je fais le trajet Saint-Denis/Place de la Concorde... »

Il se racle de nouveau la gorge, comme un peu embarrassé par sa propre curiosité.

« Le monde est plein de mystères, cher monsieur », je réponds avec cette intonation un peu bourgeoise que j'ai apprise en matant des bouts de scène de film avec Carole Bouquet sur YouTube.

« Euh... J'ai pas l'habitude de dire ça, vous êtes... charmante, mademoiselle. »

Je regarde les rues de Paris défiler à travers la vitre teintée.

« Ne vous fatiguez pas. Vous n'avez aucune chance. »

Et vlan dans les gencives !

Un chauffeur de chez Uber.

Le degré le plus bas dans la chaîne alimentaire d'une séductrice.

OMG.

Le type me gratifie d'un sourire niais en ouvrant la portière.

Dans le VIP room du Crillon, Carmen est comme un piranha

dans l'eau.

Poulette de luxe. Pas de soldes. Que des ventes privées. Zéro braderie.

Je m'installe à côté d'elle, sors mon petit laptop et des documents de travail.

« Trois mille balles, tu commences fort, ma chérie », me félicite Carmen en sirotant un double Martini on the rocks.

Je chope l'olive au bout avec une petite fourchette en bois et je la mange.

« Tu veux boire quelque chose ? me demande Carmen.

– Ouais, allez comme toi. »

Elle fait un petit signe de tête au barman.

Un de ces aspirants acteurs comme on en trouve des centaines à Paris.

Sauf que lui il a joué dans la série *Braquo*. Un petit rôle certes, mais un rôle quand même.

Samy regardait tout le temps *Braquo*.

« Y a pas grand monde aujourd'hui », me dit Carmen alors que le barman pose le verre sur la table avec un assortiment de petits trucs à grignoter, et en me bouffant des yeux.

« Il est canon le barman, reprend Carmen, mais je me tape pas les barmen. »

Je souris.

« Tu es comme Elvira. Elle ne se tape pas le majordome. »

Elle hausse les épaules.

« Elvira, c'est qui ? »

– Elvira veut se taper le boss. Frank Lopez... »

Elle me caresse les cheveux.

« Ils sont tellement soyeux. Putain, je te l'ai jamais dit, Sarah, mais j'arrive plus à jouir depuis un petit moment. »

Je lève la tête de mon cours de stratégie des marchés.

« En mode boulot ou en mode perso ? »

– Les deux !

– Bon, c’est simple, quand t’es en mode perso, tu tombes que sur des bites malades...

– C’est quoi des bites malades?

– Je vais pas te faire un dessin : les troubles érectiles, les éjac’ précoces, les micropénis ou alors des types montés comme des ânes mais qui t’arrachent l’utérus au lieu de te baiser.»

Elle rigole.

«En mode taf, eh ben, tu t’en fous de jouir ou pas. Ces types te paient pour écarter les jambes, non? Tu peux toujours simuler si tu veux un bon pourliche, ma biche.

– T’as jamais couché, toi?

– Dans le boulot?... Non, juste des pipes. Ça engage pas, une pipe.»

On discute du meilleur shampoing sur le marché pour rendre les cheveux à la fois doux, brillants et satinés quand je remarque un type tout droit sorti de *GQ Magazine* version orientale en train de commander une boisson au bar.

Le barman lui glisse quelque chose à l’oreille et il se retourne dans notre direction.

Le radar « rich and famous people » de Carmen s’allume et elle commence à le chauffer à distance, pas comme une pute sur le bitume le ferait, de manière frontale et effrontée, mais comme une actrice de seconde zone : pas beaucoup de jeu, mais pas mal d’artifices.

Le type dit à son tour quelque chose au barman, puis se dirige vers nous.

Le costard, italien, est fait sur mesure, comme les pompes Berluti.

Le teint hâlé suggère que le type passe du temps au soleil, peut-être sur un bateau.

Un yacht.

La montre Cartier prouve clairement qu’il n’a pas raté sa vie et qu’il n’a pas encore 50 ans.

Carmen se lève pour le saluer, mais il ne la calcule même pas.

Il n’a d’yeux que pour moi.

Je le sens intrigué par la présence de l’ordinateur et des feuilles format A4 posés sur la table.

Fusions-acquisitions. OPA.

Je sens qu’il en lance une sur moi, d’OPA.

Et pas hostile, l’OPA.

Il s’installe entre Carmen et moi alors que le barman apporte une bouteille de Dom Pérignon et trois flûtes dans un seau.

«Je m’appelle Wael Jassar. Enchanté.»

Il me claque la bise et serre la main de Carmen, qui pique un fard.

Il montre le bar du doigt.

«J’adore le Rosewood. J’y descends chaque fois que je viens à Paris.»

Le barman fait sauter le bouchon de champagne dans un bruit de cinéma et remplit nos verres.

Nous trinquons.

«Paris est une fête», dit Wael en portant la flûte à ses lèvres.

J’observe ses doigts parfaitement manucurés.

Le blason sur sa chemise de couturier.

Les initiales brodées sur le col : WJ.

Il prend une des feuilles A4.

«Vous permettez?»

Il lit la fiche en diagonale.

«Vous êtes la fusion-acquisition la plus adorable et la plus sexy que j’ai jamais rencontrée.»

Je glousse. Il envoie un sourire ultra bright qui me fait mal aux yeux.

Il a un petit accent charmant.

«Et vous, vous faites quoi dans la vie?»

Il boit une gorgée de champagne.

«Je suis producteur de pop libanaise.»

Carmen essaie de capter le regard de Wael, mais il est fasciné

par le mien.

La pop libanaise. Je connais pas trop. Je sais qu'au bled, ça cartonne. J'ai une cousine à Aulnay qui regarde des clips libanais sur la chaîne satellite, des clips double couche de guimauve, des chansons d'amour bien mièvres, mais les chanteuses sont des bonasses. Des missiles à tête chercheuse montés sur des jambes interminables, comme une après-midi caniculaire à Beyrouth.

« On va tourner une vidéo à Paris pour un gros tube... Ma dernière chanson est un hit planétaire, enfin sur la planète arabe, mais ça me suffit... »

– Eh, Wael, je vois que tu es toujours entouré de filles magnifiques où que t'aïlles. »

La voix qui a prononcé ces mots me coupe un peu le souffle.
C'est du velours.

Le garçon ne se la joue pas mystérieux. Il incarne le mystère.

C'est presque magnétique.

Carmen mouille juste en le matant. Je le sens.

« Je vous présente un ami cher, Vince. »

Il nous fait la bise à toutes les deux.

« Moi, c'est Carmen. »

– Et moi, Sarah.

– Vous êtes toutes les deux ravissantes. »

Une meuf à voyous saura toujours repérer un youve à des kilomètres à la ronde.

Mon détecteur d'ex-taulards ne vibre pas en présence de Vince.

Mais il y a un mais.

Ce type n'est pas un cave. Pas un michto.

Don't bullshit a bullshiter.

Vince se serre près de moi et prend un de mes documents de la fac.

« T'es étudiante? »

Je joue avec les branches de mes lunettes.

Je sais que ça fait triquer certains mecs.

« J'essaie de boucler mes masters. »

Il sourit, un peu impressionné.

« Mes masters? »

Je siffle un peu de champagne.

« Oui, sinon ça ne serait pas drôle. »

Il éclate d'un rire franc. Il est beau gosse, mais pas lisse. Pas insipide. Je le sens écorché.

Un gorille se pointe. Ses muscles anabolisés sont sur le point de faire craquer le costume Armani gris anthracite.

« L'ambassadeur vous attend, Monsieur. »

– Sarah, qu'est-ce que vous faites ce soir? Là, je dois filer, mais j'aimerais vous inviter à dîner, dit Wael Jassar en se levant et en réajustant son blazer. Vince, tu prends les coordonnées de ces charmantes créatures, je t'appelle tout à l'heure.

– Ça roule, Wael », répond Vince.

Le producteur s'éloigne après m'avoir décoché un autre sourire ultra bright.

Vince me prend la main et m'invite à me lever.

« T'as déjà fait un tour dans une Mustang Fastback de 1967? »

CHAPITRE 3

J'ai l'impression d'être assise juste au-dessus d'un cratère dans cette caisse.

Vince fait rugir le moteur, une fois, deux fois. Des centaines de papillons s'emmêlent les ailes dans mon estomac.

Dans cette muscle car américaine, j'ai l'impression d'être une star de ciné.

«Tu fais quoi dans la vie, Vince, à part conduire des Ford Mustang et traîner dans des hôtels de luxe avec des producteurs de pop libanaise?»

Il pose ses Ray-Ban sur son nez d'un geste désinvolte tandis que nous filons sur l'avenue des Champs-Élysées.

Un pur cliché de michetonneuse.

«Je suis dans les relations publiques.»

Je souris. Relations publiques, j'ai déjà entendu des types revendiquer ce genre de boulot.

P. R. : la couverture idéale pour des arnaqueurs en tout genre.

«Écoute, Vince, je voudrais pas te contrarier, mais j'ai plutôt l'impression que t'es un genre de dealer ou de hustler.»

Il me gratifie de son plus beau sourire. «Va te faire foutre» en sous-texte.

«Et toi? T'es étudiante en droit qui crache pas sur un plan michto de temps à autre?»

Je me refais une beauté. Une touche de gloss. Un léger nuage de mascara.

La Mustang s'arrête à un feu rouge.

Une voiture de patrouille arrive juste à notre niveau.

« Les regarde pas... La bagnole est homologuée, mais j'ai pas le droit de la conduire la semaine. Je roule dans une bombe avec une bombe à mes côtés, normal qu'ils ragent... »

Les flics bavent sur la carrosserie de la Ford, puis sur la mienne.

Les vitres de la Mustang sont baissées. De profil, mes seins ont l'air encore plus fermes et pointent carrément leurs tétons, comme un flingue braqué sur tes fantômes les plus fous.

La voiture de patrouille démarre en trombe.

Vince se contente de cruiser sur l'avenue.

Son téléphone vibre.

« Wael organise une fête pour la sortie de son nouvel album. Il aimerait que tu sois de la partie... Tu lui as tapé dans l'œil. »

Je sors mes lunettes Marc Jacobs du petit sac à main Dior.

Le téléphone de Vince vibre encore.

« T'as pas peur en avion? Parce qu'on va faire la fête à Saint-Trop' demain soir... »

– Trop cool... »

Vince me déshabille du regard, mais pas de manière perverse. Plutôt comme un professionnel qui cherche à évaluer le prix, la qualité et la sécurité d'une marchandise.

« T'as quel âge? »

Je grimace.

« Pourquoi tu me poses la question? »

– Pourquoi, il y a un souci? »

– Non. Je fête mes 21 ans le mois prochain. »

Il met un disque dans le lecteur CD.

« Johnny Hodges & Lalo Schifrin, tu connais? »

Une espèce de jazz cool envahit l'habitacle.

« Non. Je ne connais pas. »

Un grand sourire radieux fend son visage en deux.

« Tu pensais que les dealers écoutaient que du rap de chicha? »

Il imite le rappeur Booba : « *Je vais à la chicha qu'pour les beurettes.* »

J'éclate de rire. Il a un vrai don d'imitateur.

« T'as grandi où, Vince? »

Une douce brise printanière fait danser mes cheveux.

« Avoue que je t'intrigue, Sarah? T'arrives pas à me mettre dans une petite case, hein? Tu es en train de te demander : eh, il conduit une Mustang et pas un Q7 de chez Audi, quand il parle, il n'a aucune intonation qui pourrait trahir ses origines ou son quartier, il s'habille pas chez Philipp Plein, il écoute pas Jul ou PNL, il a un humour et un sourire ravageur, mais qui est-il? D'où vient-il? »

Je souris.

Il n'est certainement pas le dealer de base.

Pas de trinité Saint-Denis – Mix Club – Pattaya pour lui.

« On va à la mer! »

Je me sens bien avec Vince, alors que la voiture fonce sur l'autoroute et que le jazz et le vent égaient mes pensées pas toujours saines de pute.

« Tu es dans le business depuis combien de temps? »

Merde, il est télépathe ou quoi?

« J'ai commencé il y a deux ans... Très tôt, j'ai compris que j'exerçais un véritable pouvoir érotique sur les hommes... Mais attention, je veux pas en faire un boulot à vie, je veux juste gagner plein de fric, prendre un appart, terminer mes études et bosser dans le consulting... »

Il boit une gorgée d'Évian.

« De toute manière, une pute c'est comme un footballeur : très vite, elle doit penser à sa retraite, à un plan B, on appelle ça comment déjà... une reconversion! »

– Et pour les dealers, ça se passe comment? »

Il sourit.

« Longtemps, j'ai été un arnaqueur. J'avais du bagout, de la tchatche, je présentais plutôt bien et je me suis introduit dans différents milieux. Très privilégiés. Et les richards ont souvent d'énormes problèmes affectifs et psychologiques. Une fois que tu as localisé

leurs failles, ça y est, tu es leur confident, leur ami, le frère qu'ils n'ont jamais eu! Ou ce frère adoré, mort quand ils n'avaient que 15 ans, dans un accident de voiture. Tu vois tous ces mécanismes à l'œuvre, c'est comme le tic-tac d'une bombe, tu sais qu'un jour ça va exploser, et qu'il faut en profiter un max avant. Après, je me suis introduit dans un autre business. Les camés que je croise, ils sont pas dans la rue. Les camés que je connais, ils bossent dans des boîtes de production et passent leurs vacances dans des villas avec vue sur la mer. C'est différent.»

Je me repoudre le nez, euh, littéralement.

«Tu sens l'odeur de la mer?»

Ouais, je sens surtout l'odeur du fric des types qui possèdent toutes ces belles baraques sur le front de mer. Vince tourne un peu et trouve une place de stationnement.

«On va manger un morceau?»

Il étire ses muscles, allume une Marlboro, m'en propose une.

Le soleil anesthésie mes membres. Les mouettes planent au-dessus de nos têtes.

On marche jusqu'à un resto de fruits de mer, qui a l'air très classe et très cher.

Vince commande du homard et j'opte pour des langoustines. Avec une montagne d'huîtres.

Le tout noyé dans des torrents de Veuve Clicquot.

«Ça tourne au déjeuner tardif d'amoureux», raille Vince.

Je tire sur ma Vaporette.

«Toi et moi, on est dans le même game, on va pas se mentir, Vince.»

Il sirote son champagne.

«Nan, toi t'es une pute de luxe et moi je suis un professionnel des relations publiques avec un énorme 4 x 4, je parle de ma peinture hein, posé sur la petite gueule arrogante du milieu de l'événementiel à Paname...»

Je lâche un petit rire cristallin.

«Qu'est-ce que t'es en train de me proposer? Qu'on forme un power couple?»

Il répète mon expression, un brin moqueur.

«Avec ta plastique de princesse des Mille et deux nuits 3.0, on pourrait faire du fric.»

Un petit ange chargé de coke passe.

«Hey bébé, t'es en train de me dire que tu veux me pimper?»

Moi, sous la coupe d'un mac, no way.

«Je suis indépendante dans ce business.»

Il s'esclaffe.

«Tu veux dire comme ta pote Carmen? Elle passe ses aprem au Crillon, au George V, au Meurice, c'est juste si elle est tolérée là-bas... Je connais des types qui ont loué ses services, ils ont pas payé cher. Carmen, c'est une gagne-petit, elle est en fin de course, elle dégage au prochain contrôle technique...»

– Tu parles de ma pote là...»

Il me touche la main.

«Écoute, elle est cool, Carmen. J'ai rien contre elle. Je veux juste te dire que ce milieu te fera pas de cadeau. Les footeux, les émirs, les avocats, les rappeurs, les managers... Ils vont te bouffer toute crue si t'as pas un mec pour défendre tes intérêts.»

Mes longs doigts finement manucurés tapent nerveusement les bords de la table.

«Écoute, j'ai survécu au patriarcat dans le 9.3, c'est pas pour me faire maquer par le premier venu.»

Vince secoue la tête.

«C'est juste une piste de réflexion, Sarah. Tu m'excuses...»

Il se lève et se dirige vers les toilettes.

Mon téléphone sonne. Un numéro que je connais pas.

«Allô.

– Sarah?»

Je reconnais sa voix. Un fil barbelé s'est comme formé au fond de mon ventre.

« Sabrina, putain... Ça fait longtemps. »
Ma voix est chevrotante, mal assurée.
« Ouais, ma belle. Faut qu'on se voie. Vite. »
Je criais dans cette chambre d'hôtel étouffante à Phuket. Mais Sabrina n'a jamais frappé à la porte.
Samy m'étranglait pour me faire taire.
Je sais que Sabrina entendait tout.
Elle dormait dans la chambre d'à côté.
L'acoustique était pourrie. J'entendais Nassim pisser et tirer la chasse.
Samy continuait de m'étrangler, jusqu'à ce que je la boucle.
Alors, j'écartais les cuisses et il me pénétrait à sec.
La douleur resurgit toujours, des mois et des mois après. Là, mon vagin me fait mal. Et la voix de Sabrina ne fait que raviver cette douleur.
« Qu'est-ce que tu veux ? »
– Je peux pas en parler au téléphone. C'est important. Je vais t'envoyer une adresse par SMS. Rejoins-moi là-bas, ce soir si tu peux. »
Elle raccroche.
« Qu'est-ce qui se passe ? T'es toute pâle », me demande Vince.
Je ne l'ai même pas vu arriver.
« Non, rien, je crois que c'est tout ce trajet en Mustang... »
Il pousse son assiette.
« Tu veux un dessert ? »
J'essaie de lutter contre un début de nausée.
« Non. Faut que je prenne l'air... »
Vince fouille dans la poche intérieure de sa veste et attrape son portefeuille.
« Je vais régler... »
Le serveur apporte la note. Mille cinq cents balles.
Il introduit la carte Gold de Vince dans le lecteur de la machine. Vince tape son code.

« Désolé, Monsieur, mais le paiement n'est pas passé. »
Vince soupire.
« Vous êtes sûr ? »
– Nous pouvons essayer à nouveau, Monsieur. »
Vince compose les quatre chiffres.
« Paiement rejeté, Monsieur. »
Merde. Il fallait que je tombe sur un dealer fauché.
« Eh Sarah, je suis à court de cash... Tu règles ? » me lance-t-il avec un sourire espiègle.
Putain. Il m'a bien eue. Je sors une liasse de billets.
Vince récupère 50 euros de plus dans l'enveloppe de Wael.
« On laisse un pourboire. Le serveur a été très aimable et compétent. »
Le type empoche le pourliche.
« Merci Monsieur. »
Vince est un arnaqueur né. Il m'a niquée en beauté.
« Je me fais entretenir par une michetonneuse... Laisse-moi savourer l'ironie. »
De retour dans la Mustang, il sort deux autres cartes Gold de son portefeuille.
« Ça, c'est un classique. Tu veilles toujours à avoir une carte bleue périmée sur toi... En général, les types qui vont dans ce genre de restaurant sont bien trop élevés pour faire la moindre remarque. Ça peut arriver à tout le monde, un rejet de paiement, et pour plein de raisons : problème de terminal, de connectique, erreurs data du système bancaire... »
Le moteur gronde.
J'ai un peu les boules.
« Pour notre premier rencart, je voulais pas que tu me prennes pour un cave. Je suis pas un miché. »
Il démarre sur les chapeaux de roue.

DD».

Tu sais quoi, meuf? C'est le meilleur space cake que j'ai jamais goûté.

Je suis trop défoncée pour penser, mais je me dis que Sammy pourra plus jamais bander.

Et rien qu'à cette idée, je suis reprise d'un fou rire qui n'en finit pas de secouer mon corps de bombasse.

THE END.

Dépôt légal : avril 2021